



CULTURE/

THOMAS LÉVY-LASNE

En un sien de temps

Passé par les Beaux-Arts, le peintre, également intervieweur sur Twitch ou croqueur de défilés, dresse à la galerie parisienne les Filles du Calvaire un constat froid sur notre environnement.

Par
JUDICAËL LAVRADOR

A 44 ans, Thomas Lévy-Lasne confesse ne pas avoir «trouvé son rythme de peinture». La réalisation de ses toiles lui prend une éternité. Dans la serre, toile pour laquelle il s'est étourdi à ciseler les nervures des plantes et des arbustes, comme les mèches de cheveux de la foule des visiteurs, avec une maniaquerie inhumaine, a exigé deux ans de travail. Un délai déraisonnable qui ne cadre en rien avec le rythme de carrière d'un artiste contemporain, ne faisant son trou qu'à condition de suivre le tempo effréné des galeries, d'enchaîner les expos, de renouveler l'offre, voire de se renouveler tout court.

Ce grand «anxieux» n'est pas sans l'ignorer, mais, barbe broussailleuse, cheveux longs et débit mitrailleuse, il avoue être «rassuré» par des tableaux qui traînent en lon-

gueur. Au point qu'il se plaît, dans son exposition à faire prendre la lumière de la galerie les Filles du Calvaire à une poignée de tableaux inachevés. Pas prêt, pas à vendre, accroché malgré tout, celui du cul d'une vache n'a ainsi pas fini d'être crotté, ni l'herbe, sous les pattes du bovin, d'être tracée brin après brin. Une fois le show passé, la toile retournera fissa à l'atelier. L'en sortir prématurément est une manière de dicter son rythme au marché, celui d'un labeur et d'un art qui «se joue sur la vie entière».

CONTINUUM PICTORAL

Lévy-Lasne a commencé tôt, intégrant les Beaux-arts de Paris, à 17 ans, après un lycée «de bourgeois» parisien (public néanmoins). Plus tôt même, car à 15 ans, il frayait dans les galeries du Marais, moins nombreuses et moins courues qu'aujourd'hui. Surtout, le samedi,

il avait peinture, aux Ateliers du Carrousel, au Louvre. «Un autre truc de bourgeois», glisse-t-il, taquin. Mais il a adoré : «J'étais nul, mais enthousiaste.»

Ça a duré : «Dix ans de croûtes.» Y compris donc aux Beaux-Arts et en dépit de la consultation assidue de «grimoires magiques», ces manuels techniques dont il photocopie des centaines de pages à la BNF, en se remémorant (l'homme est prolix et pas avare d'anecdotes), qu'«à l'époque, on ne pouvait photocopier que 40 pages par machine,

alors je faisais le tour de toutes, l'une après l'autre». Histoire d'emporter avec lui les secrets immémoriaux de la recette de la potion picturale que les Beaux-Arts, au début des années 2000, jetèrent aux oubliettes. La peinture y est un poison. Une pratique jugée datée et désuète. Maudit celui qui se risquait à la déterrer de sa mort programmée. Bon qu'à ça, ou plutôt inté-

ressé qu'à ça, Thomas Lévy-Lasne, avec quelques autres (dont Damien Cadio) s'entête, tout en prenant le pli de «peindre en ricanant», faisant sienne, un peu malgré lui, la condescendance des profs moquant les peintres. «J'ai perdu du temps», lâche-t-il amer aujourd'hui. Il le rattrape en partant étudier un an en Belgique. Où nul n'a jamais douté de la pertinence ni de l'évidence de la peinture.

A l'époque, c'est la fréquentation assidue des œuvres de ses aînés, des classiques, des modernes, des contemporains, de tous les peintres qui nourrit sa vocation. Il devient en effet l'assistant vidéo d'Hector Obalk, critique d'art hâbleur et perspicace, qui passe alors à la télé (sur Paris Première) et curate une exposition de toiles figuratives («Ce sont les pommes qui ont changé») taxée de réactionnaire par la critique de l'époque. Aujourd'hui Obalk se produit sur scène, en tournée, dans des stand-up savants et sagaces narrants *Toute l'histoire de la peinture en moins de deux heures*.

Thomas Lévy-Lasne collabore avec ce ponton pédagogue à la prestance médiatique quatre ans durant. Quatre ans à sillonner les musées européens, à compiler les classiques et faire ami-ami avec ceux qui les conservent, les commentent, les exposent. Devenu incollable (d'autant plus que l'animal est doté d'une mémoire d'éléphant), il se flatte d'en retirer une certaine assurance en face des «directeurs de musée. Avec moi, ils n'ont plus un rapport infantilisant». Il est par la même occasion, par l'écran et la postproduction, devenu un homme de média, filmant et montant les images des œuvres pour les reportages d'Obalk.

Partageur (de contenus, de savoirs, d'expériences, d'images, de peintures, d'histoires, de vies), Lévy-Lasne l'est resté et s'est aguerri dans le rôle. Comblant, selon lui, un angle mort de la critique et des insti-

tutions, il a entrepris de donner voix à ses pairs, ses frères et sœurs peintres (figuratifs mais pas que) dans une émission diffusée en direct sur Twitch, tous les dimanches, à 18 heures. «*Cette heure d'interview de peintres contemporains de la scène française*» est dûment

visible après l'heure dite sur YouTube. *Les Apparences*, titre du show, est devenu dans le milieu de la peinture d'images (certes étriqué mais de moins en moins) une messe avec Thomas Lévy-Lasne, curieux, bon public et insatiable. A ce jour, il a tendu le micro à une soixantaine de collègues. Toutes générations confondues : du plus verni (Jean Claracq) au plus honni (Stéphane Pencreac'h), de celle qui récolte les lauriers institutionnels et marchands après des décennies de disette (Nina Childress) à celle à qui tout sourit (Christine Safa), la liste dit l'envie d'embrasser un long cycle de peinture, un continuum pictural, une ligne, une pratique qui survit, subsiste, existe grâce aux artistes, davantage qu'aux institutions publiques françaises dont il regrette le peu de place qu'elles leur accordent.

MÉTAPHORES BAUDELAIERIENNES

Lévy-Lasne ne les a d'ailleurs pas attendues pour œuvrer, peignant sur commandes et à l'aquarelle des défilés de mode pour *Harper's Bazaar*, jouant le premier rôle dans un court-métrage, *Vilaine Fille, Mauvais Garçon* de Justine Triet (dont il croque plus tard le portrait), et on en passe. Rien que de très cohérent car, quels que soient le support, le contexte et ses interlocuteurs, à ses yeux, il «*fait les choses en peintre*». Et de rappeler les exemples de Chardin, qui était aussi tapissier du roi ou de Delacroix, diariste.

A la galerie des Filles du Calvaire, les toiles dressent un tableau aussi sombre que l'époque et sa crise écologique. Elle s'arrête à des mornes

plains à la terre d'un marron ténébreux dénuée de toute mauvaise herbe qui viendrait ponctuer sa surface croûteuse de brindilles et de touches verdoyantes. Ces champs imprégnés de Roundup où plus rien ne pousse (que ce qui est prévu) trouvent dans l'expo un pendant étonnant dans une petite toile dépeignant une «*plante saxicole*» qui ne vit et ne croît que dans les fentes arides et grises des rochers.

Le végétal, tout rabougri, brille pourtant d'un vert tendre. Pas plus que ses sujets, le geste du peintre n'est ostentatoire ou pompeux. Au XIX^e siècle, on l'aurait sans doute qualifié de naturaliste tant son exigence d'une représentation fidèle au réel l'emporte sur les effets de manche des pinceaux modernes, maculant la toile de suées expressionnistes plaçant l'auteur, sa main, sa vista au premier plan, loin devant le motif lui-même. Au «*voici ce que je vois*», résume Lévy-Lasne, «*ma peinture se résout à affirmer un "voilà, c'est comme ça"*». Sa peinture fixe donc un constat froid où le tragique se fait atone et sans fioriture.

A l'image de cette *Plage à Ostende* où l'étendue sableuse entre les immeubles en construction et la mer semble bien mince. La toile est celle d'un littoral livré à l'érosion. Le ciel est pourtant d'un bleu radieux, mais la peinture, dans son dénuement marin, se charge d'une gravité glaçante. Qui correspond à celle de l'époque et à une des métaphores baudelairiennes (que l'artiste cite), comparant la peinture à «*un ardent sanglot qui roule d'âge en âge et vient mourir au bord de votre éternité*». Il n'y a peut-être, dans cette exposition aux paysages de mauvais augure que le portrait de cette coccinelle, surgie un jour sans prévenir dans son atelier, où, comme partout ses congénères se raréfient, qui se teinte, malicieusement, d'une nuance d'espoir. ◆

THOMAS LÉVY-LASNE. L'IMPUISSANCE

à la galerie Les Filles du Calvaire, à Paris (75003), jusqu'au 11 mai.

Au «voici ce que je vois», résume Lévy-Lasne, «ma peinture se résout à affirmer un "voilà, c'est comme ça"».



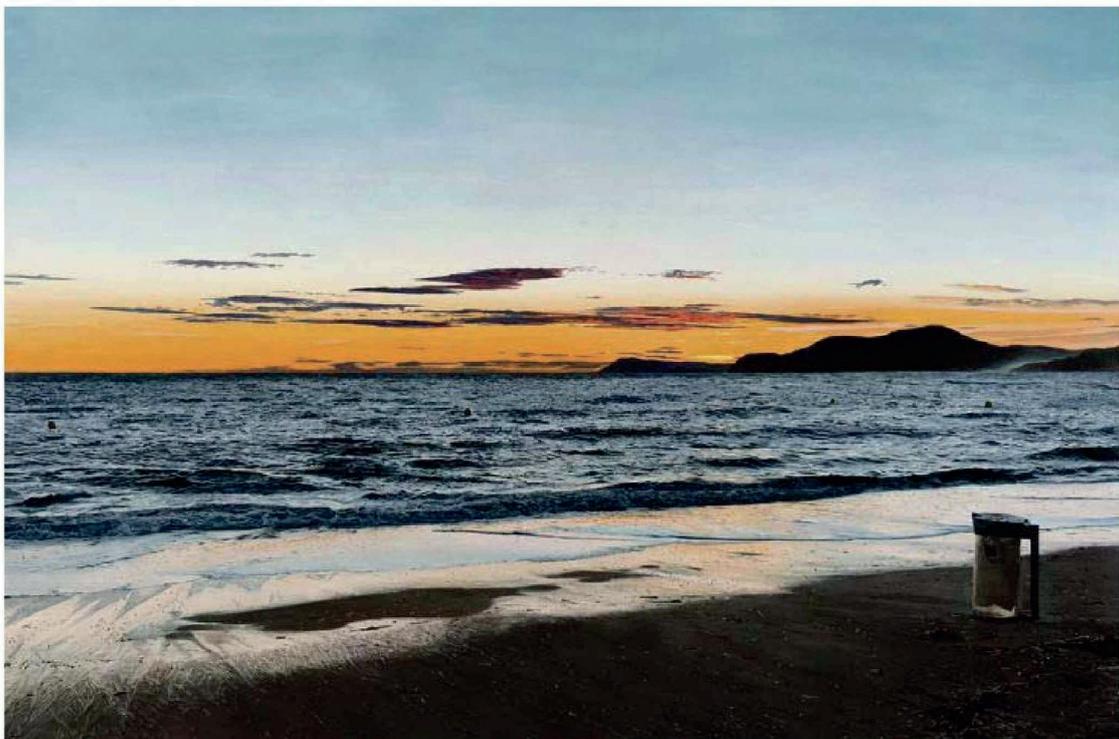
Distanciel Chiraz (2023).



Plante saxicole (2022).



Thomas Lévy-Lasne à Rome, en 2019. PHOTO JULIEN GESTER



La plage d'Hyères (2023)
THOMAS LÉVY-LASNE. PHOTOS GALERIE LES FILLES DU CALVAIRE